

Vanité des vanités, mode d'emploi

L'objectif de l'exposition Vanités des vanités est de présenter l'ensemble des photographies réalisées par Claude Gouron depuis 1978. Les présenter TOUTES, telles qu'elles étaient à l'instant de la prise de vue, sans aucune sélection et avant toute intervention numérique. Créer une gigantesque planche contact composée de panneaux photographiques de 90cm sur 60cm comportant chacun 676 photographies de 24 sur 36 mm.

Actuellement, 287 panneaux existent déjà, ce qui correspond à plus de **190.000 clichés**. Avec le temps, d'autres panneaux viendront s'ajouter, l'exposition étant volontairement non finie.

L'ambition du projet oblige à travailler par étapes. Aussi, plusieurs expositions successives - works in progress - ont été programmées : Vanité 1 à Marseille en mai 2016, Vanité 2 à Gap en décembre 2016, Vanité 3 à Barcelonnette en 2018, Vanité 4 autour du lac de Serre-Ponçon en 2020... Fragmentaires, mais correspondant à des espaces temps déterminés, elles se retrouveront et s'articuleront ultérieurement pour constituer l'exposition finale.

Vanités des vanités est ainsi, par nature, une exposition non finie. A moins que Claude Gouron ne désire plus -ou ne puisse plus- prendre de photographies ; ou que toutes les planches soient vendues. Car chaque fois qu'une planche est vendue elle fait l'objet d'un unique tirage de luxe, les fichiers sont écrasés et elle est remplacée dans l'exposition par une planche noire.

Vanités des vanités est donc aussi la première exposition qui, en vivant sa propre vie d'exposition, s'autodétruit.

Vanité des vanités, tout n'est que vanité !

Cinq questions à Claude Gouron

.... D'où vient cette idée folle d'exposer toutes vos images ?

Claude Gouron : Depuis que j'ai commencé la photographie, au début des années 80, j'ai toujours tiré des planches contact, que ce soit en noir et blanc ou en couleur, comme le faisaient alors tous les photographes. C'était une nécessité technique : pouvoir lire les photographies en vue de leur choix. De plus, j'ai toujours été fasciné par les accumulations et cette accumulation de visuels était très particulière.

.... Qu'à changé le numérique à ce point de votre travail ?

CG : Avec l'avènement du numérique, accumuler, générer, trier ; tout est devenu plus facile et plus rapide. La notion du temps elle-même a changé. Cette accélération fait qu'aujourd'hui, face à une de mes planches, j'ai l'impression de voir le temps qui passe. Ce sentiment est provoqué par une succession de vibrations colorées, toutes liées à un thème et un moment particulier. Ce peut être le blanc de la montagne en hiver, le vert du début du printemps, le rouge des festivals de l'été ...

.... N'est-il pas question ici aussi d'accumulation ?

CG : L'accumulation est au centre de ma problématique. Le monde dans lequel nous vivons nous étouffe sous une avalanche d'images. Il faut, si l'on veut se souvenir et comprendre certaines d'entre elles, les extraire de ce malstrom médiatique. Il en va de même dans mon exposition qui est évidemment autobiographique mais dans laquelle les visiteurs reconnaîtront inévitablement un moment, un lieu ou un visage. La multiplication des images conjuguée à l'uniformisation des modes de vie due au consumérisme fait que, en occident, chacun peut reconnaître ses propres souvenirs – réels ou imaginaires- dans ceux d'un seul individu.

.... Par son seul regard, le visiteur peut donc s'approprier une part de votre création. Mais peut-il aussi se l'approprier de façon marchande ?

CG : Oui et cela de façon « définitive » ! Toutes les planches sont à vendre, mais à seulement un exemplaire : un tirage original sur un support de qualité. Et à chaque fois qu'une planche est vendue, je détruis tous les fichiers correspondants. De cette façon, l'acquéreur se retrouve avec un objet véritablement unique tout en participant au geste artistique.

.... Mais en faisant cela vous détruisez progressivement votre travail. Pourquoi un tel acharnement ?

CG : Je ne me reconnais pas dans une société qui valorise à outrance la notion de conservation des données. Et en adoptant cette démarche, j'opère ce que je nomme un suicide photographique, un big data inversé. Parce que cette exposition matérialise de façon plastique la richesse d'une vie – la mienne- et que parallèlement, au bout du compte, quoi que l'on fasse, tout disparaîtra.

Memento mori

Photographe des grands espaces des Alpes à l'Himalaya et du silence de la nature, Claude Gouron s'aventure désormais dans des paysages mentaux autrement étranges. Accumulation linéaire d'images selon le principe implacable de la chronologie, suite logique d'images volées au temps qui passe, tout dans son travail exacerbe « ... *cette chose un peu terrible qu'il y a dans toute photographie : le retour du mort.* » telle que la définissait Roland Barthes. Premier sentiment mélancolique lié « au cà-a-été », contrecarré immédiatement par un abandon à l'imaginaire provoqué par le nombre incalculable de vignettes colorées.

A ce point de la contemplation, chaque spectateur choisi sa porte d'entrée : anecdotique, chromatique, formelle... et se perd dans ses propres abymes. Comme il se perd devant les assemblages de Gilbert et Georges ou les Hyperphotos de Jean-François Rauzier.

Mais à l'inverse de ses illustres prédécesseurs, Claude Gouron ne déforme, ni n'enrichie, ses clichés. Il livre des images brutes. Toutes ses images. Et, au travers de ce non choix, apparaît peu à peu la vie passée de l'artiste dans une sorte de vérité crue telle une nature morte inachevée. Et l'affaire ne s'arrête pas là. Car en détruisant les fichiers de chaque planche vendue, espérant ouvertement détruire l'ensemble des clichés de sa vie passée, l'artiste joue sur des détails où se dissimule l'essentiel. Et s'inscrit dans la tradition des peintres de vanités qui, du Caravage à James Hopkins et Damien Hirst, traitent inlassablement de l'inéluctabilité de la mort.

Futilité des plaisirs, fragilité des biens matériels, impermanence de la beauté et de la richesse sont autant d'items cachés qui font de cette exposition une « peinture morale » qui ne cesse de répéter : Vanité des vanités, tout n'est que vanité.

Hélène Vésian
Docteur en Histoire de l'Art

Vanité 4 dans le réseau des médiathèques de la Communauté de Communes de Serre-Ponçon

Cette installation de 104 planches dans un premier temps réparties sur les 6 médiathèques du réseau, présente plus de **70.000 clichés photographiques**, pris entre 2002 et début 2012. Habitant la vallée de l'Ubaye, Claude Gouron a réalisé la majorité de ces prises de vues en montagne, au quotidien, en famille, dans les rues, lors des festivals d'été, en randonnée...

On découvrira également plusieurs voyages, en Inde, dans les Pyrénées, en pays Basque, en Belgique, dans le Piémont italien, en Savoie, au Sénégal, au Maroc, à Stromboli, sur la presqu'île de Giens, dans le sud Mercantour...

Le quotidien de Claude Gouron, photographe professionnel, se traduit aussi par plusieurs missions de reportages (portraits, inventaires, photos publicitaires...). Certains sujets dominent en fonction des projets éditoriaux de l'auteur : images de neige ou de fleurs, d'éléments du patrimoine, paysages caractéristiques de certains territoires.

Beaucoup de ces vues ont servi à l'élaboration de beaux livres photo, certainement en partie visibles dans les médiathèques du réseau. Par exemple, les clichés originaux de l'ouvrage «Serre-Ponçon», publié en fin 2004, sont visibles sur les planches exposées à la médiathèque de Crots, où l'ensemble des 104 planches sera regroupé en novembre 2020.

Il faut se perdre dans cet océan d'images, et croiser, au hasard de cette immersion, des lieux, des personnes ou des époques que vous avez en commun avec le photographe.

De mai à novembre, Claude Gouron réalisera plusieurs performances artistiques, séances de photographies dans des décors éphémères, à l'aide d'un studio mobile installé pour l'occasion dans les 6 médiathèques.